

Frédéric Boyer

Notre faute



Extrait de la publication

Notre faute

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, *roman*, 1991
EN PRISON, *roman*, 1992
DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*,
Prix du Livre Inter, 1993
COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993
COMME DES ANGES, *roman*, 1994
EST-CE QUE TU M'AIMES ? *roman*, 1995
LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995
L'ENNEMI D'AMOUR, 1995
LES INNOCENTS, *roman*, 1995
ARRIÈRE, FANTÔMES !, 1996
DIEU, LE SEXE ET NOUS, 1996

Frédéric Boyer

Notre faute

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1997
ISBN : 2-86744-577-9

« Tu ne livreras pas l'un de tes enfants
pour le faire passer au Moloch... »

Le Lévitique

1

On lui en voulait sûrement, car on vint un soir lui annoncer qu'elle n'était plus chez elle.

La veille déjà, il y avait eu cette lettre si désagréable, l'informant de sa dépossession. On était à la fin du siècle. La lettre n'attendait pas vraiment de réponse. Elle rappelait des faits cachés, oubliés peut-être.

Le visage de cette femme était toujours celui d'une jeune fille. Un de ces visages nus qu'on évite de remarquer sous prétexte qu'il y en a des milliers pareils, ordinaires, avec les mêmes imperfections, les mêmes irrégularités, et qu'ils ne disent rien sauf la simplicité, presque le néant, de la personne. On ne les voit pas parce qu'ils nous échappent, qu'ils

sont comme le souvenir d'un crime commis dès l'enfance.

Au début, on ne sait pas trop dire son âge. On ne voit que la fatigue infinie derrière les rideaux entrebâillés d'une maison semblable à une autre.

Elle a souri toute seule de cette façon idiote, inanimée, qu'ont les gens pour qui le monde s'écroule d'un bloc. On ferme puis on rouvre les yeux : tout est là, intact et disparu. Elle a pensé, ce qu'on a de plus cher au monde se met à vous parler mal. Quelqu'un de familier vous frappe en silence sans raison. Votre chien par exemple. Oui, elle a pensé à son chien, n'ayant jamais eu de chien pourtant, à la fidélité de son chien qui lui aurait fait comprendre ce soir-là que ses yeux de bête, doux et opaques, lui dévorait lentement le cœur depuis le commencement.

Sur le coup, on voudrait n'être rien, comme avant l'enfance, rien qu'une place vide, où les autres pouvaient s'installer et oublier après. Elle aurait aimé être sans histoire, n'avoir rien fait, connu personne. N'avoir jamais été de ce siècle ni d'aucun autre siècle.

Elle est restée longtemps parfaitement muette.

Je crois que nous avons tous reçu la même lettre, ou qu'une lettre, identique à la sienne, nous attend tous. On ne sait jamais quand elle arrive.

Parfois on meurt n'ayant toujours rien reçu, mais la lettre existe. Celle qui vous aurait demandé pourquoi avoir survécu jusque-là.

Un maigre préposé des Postes tient déjà la lettre entre ses mains, même si, dit-il, ce sont d'étonnantes machines aujourd'hui qui font le tri à sa place. Lui ne pense rien de cette même lettre adressée à tous. On le soupçonne de remettre indéfiniment le moment où il pourrait nous l'apporter enfin, et sans doute nous en parler tranquillement, nous dire ce qu'il en pense comme il sait le faire distraitemment à chaque distribution du courrier.

Le préposé est comme nous tous, chacun accroché à son petit boulot quand il en a un. Ne veut rien savoir de ce qu'il transmet aux uns et aux autres. Sa maigreur se dresse, vivante entre nous tous, comme celle des rescapés, des survivants. Ça n'est plus vraiment nécessaire de tout comprendre aujourd'hui, de tout savoir, dit-il. D'ailleurs on ne le pourrait pas. On se demande bien s'il reste des secrets inviolables, qui résisteraient à toutes les tentations de savoir. On pense même, si de tels secrets existent, qu'ils ne nous concernent pas. Comment le pourraient-ils? Et que de toute façon personne ne lit plus les lettres qu'il reçoit. Ou bien machinalement, sans impatience aucune, sans curiosité précise, comme cette femme ce soir-là.

Restée seule, avec la promesse d'être sage qu'elle croit avoir faite depuis qu'elle est là, depuis qu'elle est au monde comme nous tous.

C'était dans un quartier périphérique de Berlin, autrefois Berlin-Est, de l'autre côté du Mur dont il ne reste que des stigmates gris, des espaces abandonnés dans la ville qui ont rejoint finalement les ruines toujours là de l'après-guerre. Enfin, je crois. Le Mur est tombé le 9 novembre 1989. La femme s'en souvenait parce que c'est à cette époque que son mari s'est plaint de douleurs inhabituelles. Et que pendant tout ce temps elle ne fit rien d'autre que réfléchir dans le vide, sans entendre ni voir l'agitation dans le monde autour d'elle – attendant la mort de son mari.

Ils venaient à peine d'acheter leur maison, quelques mois plus tôt. Ils n'auraient jamais cru ça possible avant. Devenir propriétaires. Et que l'un d'entre eux puisse mourir en abandonnant l'autre. Pour le Mur, ils n'ont pas compris tout de suite ce qui se passait.

Longtemps, disait cette femme, ils n'ont rien su de ce qui pouvait arriver autour d'eux.

P. Strasse, c'était là. Ce n'est pas laid comme on le dit souvent, de peur d'avoir à dire autre chose. Il y a très longtemps, c'était un paysage de sable, de bois

et de marécages. Aujourd'hui, c'est une étendue historique, une sorte d'à-plat d'histoire d'une société. On y a déroulé des avenues, ouvert des voies sans jamais réussir à trouver vraiment la lumière. Les maisons sont toujours des maisons construites sur d'autres maisons, à l'emplacement d'anciennes forêts, d'anciens lacs asséchés. Avec cette idée froide comme la nuit qu'une génération succède à une autre. Dès que vous sortez du centre de Berlin, que vous prenez les immenses avenues périphériques presque claires, comme tendues d'un velouté lumineux, si vous faites un peu attention aux immeubles tous semblables des années cinquante et soixante, aux friches industrielles qui se multiplient depuis, à la même douce raideur de l'espace urbain étiré comme le corps d'un crucifié, vous devinez que vous marchez sur un monde enfoui, sur des forêts ravalées, tout un gouffre naturel qu'on ne retrouvera jamais. Vous traversez la persévérance aveugle, suicidaire, de l'espèce. Vous effacez le Brandebourg, la Prusse, le Reich, le communisme... Vous marchez, comme un fou sur les eaux, sur le nivellement de ce siècle.

La journée de la veille avait été grise. La pluie avait menacé. La femme avait attendu la fin de l'après-midi pour ouvrir et lire la lettre. Alors elle l'avait lue d'une traite, sans pouvoir s'en arracher.

Une fois que le vent s'était levé pour chasser un peu de la noirceur de la journée.

Après elle rangerait la lettre, n'y penserait même plus – sans autre occupation que son propre égarement immobile qui durait depuis des années, en ces temps et lieux.

Ce ne fut rien pour elle d'ouvrir la lettre et de la lire d'un bout à l'autre. Mais quand elle dut lever les yeux, quitter la lettre, elle eut l'impression de se déchirer de l'intérieur. C'était comme de faire un bond en arrière, aveugle.

Elle aurait aimé faire comme si ses yeux n'avaient pas lu.

Pourtant ce n'était rien, ont suggéré les autres. Non, elle ouvrit les yeux encore, et la lettre lui parut un événement désormais irréversible, un bloc de nuit.

On savait depuis longtemps des choses qu'on ne lui avait jamais dites, des choses disparues qui étaient brusquement revenues, et qu'il fallait régler aujourd'hui. Pourquoi maintenant, la lettre ne le disait pas. De ces choses, événements inconcevables, qu'on ne voit qu'après, dit-on, beaucoup plus tard. Comme le vide dans lequel tournerait une immense roue qui passerait brutalement de la lumière à l'ombre et finirait par tout confondre. Ou bien c'est elle qui n'avait jamais rien voulu savoir de ces choses. C'était un peu ce que suppo-

sait la lettre, non ? Tout semblait partir de cette conviction. Pas une accusation vraiment, plutôt un rappel de faits jamais retenus jusque-là, d'événements effacés qui auraient réapparu comme sur un palimpseste. Comme si on vous demandait brusquement de voir ce qu'on avait cru invisible pour toujours.

Ou comme de retrouver des visages silencieux, inconnus mais qu'on se surprend à reconnaître. Des visages que les gens auraient perdus et qu'on aurait fini par oublier sous nos propres visages.

Ayant perdu nous-mêmes dans l'oubli la vérité de nos propres visages.

On avait cru tout parfaitement lisse, cicatrisé.

Maintenant il se passait quelque chose d'étrange, a compris la femme, plus inconfortable encore que cette nouvelle elle-même. Elle se sentait céder et accepter ce que disait la lettre, avec son invraisemblable précision, comme un fait inéluctable, quelque chose qui aurait remonté des brûlures noires et glacées du temps, de sa solitude, et qui viendrait crever la surface distraite du présent comme une petite bulle acide d'évidence. Il faudrait être un mur, un mur infranchissable, mais elle n'en menait pas large, n'arrivait plus à se ressaisir, à se dire qu'elle avait des droits. Lesquels? Comment formuler tout ça d'ailleurs? On avait prononcé à

son insu un jugement défavorable. L'état actuel des choses s'avérait impossible. Même si rien de ce qu'on lui expliquait dans la lettre n'avait été prémédité par elle – on le lui accordait. Mais quelque chose avait creusé, creusé, à petites doses chaque heure de l'existence, et ça avait fini par faire un grand trou dans lequel vous tombez forcément. C'était comme d'être enfermé dans une chambre close et toute noire, et d'entendre au-delà des murs le bruit noyé de l'océan – ou est-ce le silence de ceux qui bravent la tempête ?

La lettre faisait un grand trou. Une rupture dans le temps.

Dans le miroir de l'entrée, la femme surprit son visage. Il n'était pas effrayé. Il conservait même une légère trace de détermination familière, à moins qu'elle ne confonde, une fois de plus, avec cette presque douceur, cette absence d'agitation, ce quelque chose tout au bord de la résignation quand des réalités impossibles à imaginer sont là devant nous, qu'elles posent contre nous leur mufle froid et humide.

Elle passa une main dans ses cheveux. Petite inquiétude sur le profil droit, sans doute. Et cette allure, à cinquante, soixante ans disons, peut-être plus, de jeune fille inachevée, en vain sur ses gardes, sur le qui-vive, pleurant à demi une vérité qu'on lui aurait volée. Oh, vous êtes bien toutes comme ça,

d'est en ouest ! A avoir tiré sur la corde, comme vous dites, les yeux brûlants, les mains étonnamment vides soudain, et qui paraissez attendre cette délivrance complète de toutes les souffrances et de toutes les humiliations imaginables.

Ce fut plus fort qu'elle. Elle n'a pas pensé une seconde que c'était une erreur, que c'était un fou, ou une mauvaise plaisanterie – comme on le fait quand nous arrive quelque chose d'incompréhensible ou de fâcheux. Ça n'était pas vraiment la question, pas du tout même. Elle sut que c'était la vérité – celle qui peut vous détruire d'un coup, et que la société dans laquelle cette vérité est née ne comprend absolument pas. La vraie vérité, comme disent les enfants, celle valable pour quiconque, elle, vous ou moi. Que c'était bien possible après tout. On avait beau essayer de se tenir tranquille, ça ne nous avait pas quittés. C'était là depuis toujours dans le monde, et tout près de nous, comme quelque chose qu'on n'avait pas vu venir mais qui avait logé parmi nous, et bien avant nous, et qu'on avait tous évité comme tant d'autres choses – oui, à force de vouloir rien, pas d'embêtements, pas de regrets inutiles...

Quelque chose qu'on ne pourrait jamais serrer contre soi.

C'était un secret, une faute, allez savoir. On ne comprend pas pourquoi on y a échappé jusque-là. On se sent soudain devenir les frères et sœurs de ces personnages silencieux et criminels qu'on voit se lever une nuit dans leur sommeil et, somnambules, trahir maladroitement, mais d'un seul coup, leur horrible faute qu'ils avaient réussi à cacher toute leur vie, et en plein jour.

Elle en était sûre, elle aurait pu trouver d'excellentes questions, opposer d'excellents arguments, et même dissiper définitivement ce qui ressemblait à un des cauchemars familiers du genre humain : perdre sa maison, être banni de chez soi et privé de tout ce qu'on a, ne plus rien posséder... si seulement, ah, si seulement elle n'avait pas éprouvé sur-le-champ une espèce de soulagement, comme si une longue et pénible attente venait de prendre fin et qu'elle pouvait passer à autre chose. Mais quoi? D'une certaine manière, cette nouvelle ne changeait rien. C'était la satisfaction d'une curiosité qu'elle avait probablement entretenue sans le savoir. Elle n'avait plus rien à faire chez elle. Ça ne lui appartenait plus. Ça ne lui avait même jamais appartenu.

La force de persuasion de certains malheurs qui s'abattent sur vous a ceci de particulier qu'elle en arrive à effacer le sentiment légitime de l'injustice et de la déchirure. Il y a une grande paix, irrè-

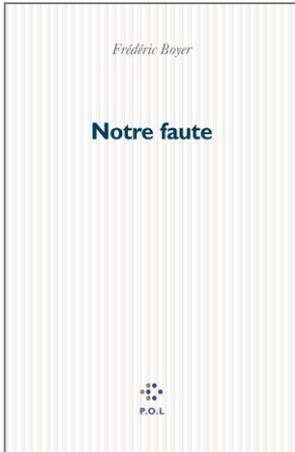
sistible, qui accompagne de telles catastrophes. Comme si c'était exactement tout ce que nous avions toujours espéré. Rien ne nous semble gâché, rien ne nous paraît absurde, le moindre détail compris. Comme après la foudre, on se relève noirci, détruit. On a tout accepté, parce que nous savons qu'il est déjà trop tard.

Ce n'était pas non plus son genre de faire une scène, voilà. Comme le jour, lointain déjà, où on lui vola sa vieille bicyclette, simplement posée contre le mur de la boulangerie, derrière les pavillons de briques qu'on avait construits dans les années cinquante, pour les ouvriers des nouvelles usines, aujourd'hui fermées. Elle préféra oublier, passer outre. Eviter peut-être les embarras, la publicité, comme elle disait, et rentrer chez elle à pied entre les ouvriers qui chômaient.

L'existence c'était une chose ronde et lisse que tout le monde pouvait voir mais qui nous encombrait pas mal de ces inexplicables changements de direction, brusques revers ou sursauts. Une balle élastique aux imprévisibles rebonds.

Elle n'attendait rien ni personne. La maison était silencieuse comme la nuit qui tombait. C'était un soir d'automne, il y a quelques années, tout près de chez nous, oui chez nous sûrement. C'était le temps d'un monde qui n'avait plus ni ami ni

Achévé d'imprimer en juin 1997
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1537 – N° d'imprimeur : 97
Dépôt légal : août 1997
Imprimé en France



Frédéric Boyer
Notre faute

Cette édition électronique du livre
Notre faute de FREDERIC BOYER
a été réalisée le 16 avril 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 1997
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867445774 - Numéro d'édition : 53).
Code Sodis : N55715 - ISBN : 9782818018620
Numéro d'édition : 253003.